

Préface

Esquisse d'un poème sans esquive

*seul un geste des mains
accrochées à la terre
arrache le présent*

Claude Serreau

D'une certaine manière, tout poème interroge l'être et la temporalité. Et s'il ne les interroge pas, il les convoque, dans sa forme et sa résonance de signification. Mais dans ce second cas, il y a comme une esquive, un pas de côté, qui fait manquer quelque chose. Si cette esquive est essentielle au poème parce qu'elle peut aussi conditionner sa liberté, au moins apparente, elle est d'un autre côté frustrante pour l'esprit : tout n'est pas accompli, on n'est pas allé jusqu'au terme d'un mouvement. Et l'être et la temporalité, inépuisables sources de sens et de mystère, demeurent dans un halo hors de portée, comme l'aveu imparfaitement formulé d'une promesse non tenue.

À bien des égards, il me semble que la poésie de Claude Serreau parvient à concilier ce qui dans cette problématique paraît inconciliable. Elle ne porte pas seulement trace d'une interrogation de l'être et de la temporalité, elle la déclare, elle la prononce et la profère, parfois même avec un troublant effet de transparence, ou d'évidence. Il est en effet beaucoup question du temps dans *Racines et Fragments*. Pourtant, cela ne m'est pas apparu tout de suite, ou du moins de façon flagrante. J'étais surtout comme hypnotisé par le titre qui, à chaque poème, à chaque page, tintait à mes oreilles, moins pour orienter une lecture que pour en maintenir et développer à l'envi l'intensité de sens et de dire. Cette force des titres des recueils de Claude Serreau n'est pas nouvelle. Rappelons-en quelques-uns, pour le plaisir : *Raisons élémentaires*¹, *Rechant et mémoire*², *Récitation des rites*³, *Rémanences*⁴, *Réfractions*⁵, *Retrait des rives*⁶, etc... Ces titres retiennent toujours immédiatement l'attention, par ce qu'ils comportent de singulièrement "parlant", mais aussi par le fait qu'ils donnent l'impression de tenir le sens en suspens. Comme s'ils étaient la pesée secrète des poèmes, le peson persistant d'une méditation à laquelle ils invitent. En soi, le titre contient une charge de poésie telle qu'il est *déjà* poème. Il est la flamme de la mèche de chacun des poèmes qui vont suivre, et tout va s'embraser, tout s'embrase à chaque page, oui, le livre finit par brûler un peu les mains, c'est-à-dire surtout qu'il réchauffe le cœur. Est-il une clé, ce titre ? Pas toujours, et même, je crois, pas souvent. Ou alors une clé qu'on fait jouer dans la serrure des significations possibles sans parvenir jamais à en obtenir le sésame complet. C'est qu'il n'y avait peut-être pas de serrure : le poème donné, pourquoi ne pas entrer en confiance ?

Mais l'être, la temporalité ? Je me suis longuement répété ce titre de *Racines et fragments*, je me le répète encore. Il conjugue plusieurs traits de l'identité poétique, de l'identité d'une personne aussi. En associant ces deux termes en apparence contradictoires, Claude Serreau leur donne écho l'un à l'autre et désigne par là la part fragile, friable, soluble, des racines, l'incertitude qui peut aussi les tresser. Le mot « inquiet » apparaît plusieurs fois dans les poèmes qu'on va lire : « encore inquiet mais soutenu / par le vent d'ouest à découvert » – « inquiètes rémanences » – etc... L'inquiétude n'est pas la peur, c'est un état d'alerte, d'attention particulière, et selon les circonstances une veille de basse ou de haute tension au plus près de la conscience. *Unquiet*, en anglais, traduit encore mieux cet état. On est inquiet parce qu'on regarde le monde, parce qu'on en parle, parce qu'un poème vient et qu'il ne suffit pas à tout dire, qu'il voudrait dire tant. Le poème plonge avec les racines loin dans les terres, les pierres et les eaux, l'esprit, loin « dans le temps », ce sont les derniers mots de Proust, dans *Le temps retrouvé*. Voici par exemple ces

1 éd. Traces, 1966, Sac à mots, 2010

2 éd. Traces, 2002

3 éd. Traces, 2006

4 éd. Traces, 2008

5 éd. Traces, 2010

6 éd. Des sources et des livres, 2014

poèmes où Claude Serreau se souvient de Michel-François Lavaur, où la figure de Cadou, René et Hélène, surgit. Mais le temps n'est pas que souvenir. Le souvenir active seulement certains ressorts privilégiés qui nous mettent en contact avec les mondes enfouis. Et rien n'est passif, dans la mémoire : elle est « labour aride ». Elle attise l'obscur, fermente les cendres des nuits. Et on lit à un moment ceci : « comme une autre mémoire / à soi même épelée / qui renierait le temps. » Sidérante fulgurance, à laquelle on est peu préparé et qu'il faudrait rapprocher de cette notion de *réversibilité du temps* à laquelle rêve Julien Gracq à la fin des *Eaux étroites*.

Or le temps, ce sont des fragments. « Un fragment de temps à l'état pur » a encore écrit Proust et j'aime à croire qu'il parle ici très distinctement du poème. Fragmentaire, l'identité l'est nécessairement, composée de tant d'ombres et de lumières, de tant de rencontres, de tant de paysages, de pas nocturnes de promeneur, ou de longues stations devant la mer à attendre qui sait quoi? Serait-ce que les fragments font racines? Les paysages de Claude Serreau sont le plus souvent ceux de la Bretagne, ils nous révèlent une mémoire de vent et de sable, de rocailles plutôt, une mémoire des mythes qui nous submergent dans l'incommensurable. Sans doute là où se fondent « l'éternité d'une seule heure », le « bref instant de l'immuable ». Comme une mémoire si singulière en effet, qu'au déni du temps, elle semble nous enseigner quelque chose d'autre sur le bord d'une éternité de présence dont le caractère insaisissable n'est pas un malheur. Car la parole est funambule et sait marcher sur ce fil tendu entre la conscience de l'être et la temporalité. On n'en est pas maître, plus souvent le jouet, mais il est toujours donné à qui veut voir d'en connaître un peu les horizons perdus.

Et j'ai souvent été frappé, à lire depuis plusieurs années maintenant les poèmes de Claude Serreau, de noter à quel point ce sont des poèmes qui tiennent droit. Graphiquement, ce sont souvent des colonnes. On peut s'appuyer dessus. Ils reposent sur quelque chose de solide, on les lit de haut en bas, et c'est comme si l'on montait vers ce qu'ils soutiennent... Étonnante perspective géométrique qui pourrait faire douter des vérités de Thalès, Pythagore ou Euclide... Poèmes comme des piliers, dont le rythme peut aussi être celui de tels fragments musicaux, sonate oubliée, bref impromptu, étude ou prélude pour plus tard. Poèmes qui tiennent droit, – et qui vont droit. Ainsi, dans ce rapport au temps, si perceptible dans le présent recueil, je vois un homme qui ne parle pas du temps qui est passé ou qui passe encore, mais qui lui fait face comme à une vague, et qu'il regarde et à qui il parle ou garde son silence, qui est son bien. C'est qu'il l'interroge non pour s'en plaindre ou se lancer dans quelque plainte un peu trop complaisante, mais pour le considérer dans sa nature paradoxalement autre que la nôtre. Appartenons-nous au temps ? Ce n'est pas sûr. Où sont les preuves ? L'ordre du poème montre que le temps n'emporte pas tout. Le poème nomme et précise, inventorie ce qui se garde, ce qui reste l'intact de l'être, et s'il n'est que fragment, c'est parce que dans ce fragment est contenu plus qu'une essence des choses, plus que son reflet ou son empreinte, mais son éclat même de verbe qui se prolonge et propage. « L'heure encore au présent dans son incandescence ».

Il n'est donc pas très étonnant, avec la fréquentation des mythes d'une terre ancestrale, le goût pour une parole limpide, le sens d'un regard également éclairé qui sont les siens, que Claude Serreau parvient dans ses poèmes à une tonalité presque oraculaire. Ce terme ne doit pas faire illusion et donner à penser qu'on incline à un sacré facile ou de mauvais aloi. Un poème engage celui qui l'écrit, tout poète a la main tendue vers l'autre. Le sacré du poème est sans artifice, il renvoie, presque familièrement, à la vibration de la voix humaine, à sa clarté, à ce qui parle à l'esprit et au cœur de la façon la plus nette. Et si un poète chante juste, c'est bien le moins qu'on puisse attendre de lui, pour notre ravissement, notre joie de conscience... Cela exclut l'esquive, il n'est pas question de se distraire, c'est-à-dire de quitter la ligne du poème, qui fait face. Nous sommes pris dans les remous du temps, mais sans le fuir, nous sommes *aussi* le temps, nous pouvons tourner vers lui notre regard d'une seconde, notre œil d'un poème, ce poème qui lui dit ce que nous sommes, et ce qu'il est. Aussi est-il peu question de la mort, mais plutôt de la naissance, et de l'origine. Le poème apparaît comme une force propre à devancer le temps, jusqu'à le renier, parce qu'il prouve son art à créer un autre temps, « une autre éternité ». Lire le poème, c'est apprendre à partager la mémoire et l'oubli, en remontant à son insu un temps qui n'est pas le nôtre, pour ouvrir d'autres portes du présent.